

Chapitre/Chapter 3

Le tournant de 1898 et les pourfendeurs du pacifisme

Jean-Marie Ruiz

Le pacifisme nord américain a une longue histoire, qui puise ses sources dans la théologie chrétienne. Les Quakers et les Mennonites, qui y prospérèrent dès la période coloniale, firent de la non-violence en général un de leur fondement doctrinal. Le pacifisme moderne, non exclusivement fondé sur les commandements, remonte quant à lui au début du 19^e siècle, une des étapes importantes étant la création de l'*American Peace Society* en 1828.¹

Il va sans dire que le mouvement pacifiste a de tous temps été hétéroclite et ne peut être réduit à une définition très stricte. Si l'établissement d'une paix durable constitue l'élément commun, tant les méthodes pour y parvenir que le niveau de tolérance à la guerre – de l'acceptation des guerres défensives au refus de toute violence même légitime – ont été et restent très diverses.

On peut penser que toute personne rationnelle est naturellement en faveur de la paix, la question fondamentale étant de savoir si cette dernière est toujours préférable à la guerre, qu'elles que soient les conséquences. Cette question nous est familière, elle s'est par exemple clairement posée aux Européens dans les années 1990 à propos de l'ex-Yougoslavie, lorsque les exactions et atteintes aux droits de l'homme ont suscité l'idée d'une intervention pour y mettre fin. Elle se posait également dans des contextes géographiques et historiques très différents, telle que ceux de l'Amérique de la fin du 19^e siècle, où l'opinion publique américaine était majoritairement en faveur d'une action militaire des Etats-Unis pour mettre un terme à la sanglante répression espagnole de la rébellion cubaine en 1898. La popularité de la courte guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis illustre la faiblesse des arguments pacifistes de cette période, et de la vigueur de ceux des va-t-en guerre, pour qui ce conflit était un moyen nécessaire pour atteindre un but légitime. Les illustrations de ce type de raisonnement ne manquent pas dans l'histoire contemporaine des Etats-Unis, de l'affirmation par Wilson que seule leur participation à la première guerre mondiale permettrait de mettre la guerre définitivement hors la loi à la prétention récente de George W. Bush d'utiliser les guerres préventives pour éliminer la menace terroriste et protéger durablement les Américains.

Il y a néanmoins des raisons de privilégier la période de la fin du 19^e siècle pour analyser les réflexions sur la paix et la guerre, surtout du point de vue de l'observateur contemporain. Les deux périodes ont en commun de représenter un tournant dans la théorie et la pratique de la politique étrangère, et dans la même direction : celle d'un activisme sans complexe qui s'apparente très nettement à l'impérialisme. Il est aussi particulièrement intéressant, dans les deux cas, de voir comment le discours pacifiste fut supplanté par le discours belliciste dans un environnement brusquement propice à la justification, si ce n'est la valorisation de la guerre. Cela est d'autant plus étonnant que les ressorts idéologiques du pacifisme, tel que les commandements religieux ou l'hostilité fondatrice et généralisée au militarisme, paraissaient fermement ancrés dans la tradition des Etats-Unis. De ce point de vue, la période qui va de

¹ Peter Brock, *Pacifism in the United States, from the Colonial Era to the First World War*. Princeton University Press, 1968

1898 à la première guerre mondiale est riche d'enseignement et peut être considérée, pour utiliser un terme français dans son acception angliciste, comme *séminale*. Les arguments utilisés par les partisans d'un empire et de la politique du « gros bâton » chère à Théodore Roosevelt pour réduire les pacifistes au silence constituent un cas d'école. Ils sont à la fois représentatifs de cette période par leur parti pris idéologique, et la transcendent par d'autres aspects.

La conception de la guerre et des relations internationales

La guerre de 1898 entre les Etats-Unis et l'Espagne, qui eut pour conséquence de faire des Etats-Unis une puissance indiscutablement impériale détentrice de colonies aussi lointaines que les Philippines, fut à l'origine de l'un des plus grands débats nationaux sur la nature et les objectifs de la politique étrangère. Ce débat opposa surtout les impérialistes, partisans de l'acquisition des territoires d'outre mer, aux anti-impérialistes, faisant valoir que l'acquisition de ces territoires était incompatible avec les principes et valeurs sur lesquels étaient fondés les Etats-Unis, au premier rang desquels l'auto-détermination et le consentement des gouvernés. De ce fait, la principale question portait davantage sur les conséquences de la guerre, qui remettaient effectivement en question la tradition politique de la République fédérale depuis son indépendance, que sur son bien-fondé. Mais les pacifistes profitèrent de l'opportunité qui leur était offerte pour se faire entendre et pour influencer durablement les leaders du mouvement anti-impérialiste, qui une fois le débat sur l'acquisition de territoire d'outre mer refermé, mirent leur militantisme au service de l'idéal de paix.² Nombre de personnages importants dans l'histoire du pacifisme américain, tels Jane Addams, Norman Angell, David Starr Jordan, furent d'ardents anti-impérialistes qui jouèrent un rôle de premier plan dans l'essor du pacifisme dans les décennies suivantes. Inversement, beaucoup de ceux qui étaient dans le camp des impérialistes, notamment Alfred Mahan, Theodore Roosevelt et Henry Cabot Lodge, s'efforcèrent par la suite de discréditer les arguments des pacifistes, non sans un certains succès, sanctionné par l'élection du président Roosevelt en 1900.

Le pacifisme ne pouvait être vaincu sans s'attaquer de front à l'analyse historique qui lui servait de fondement, à savoir que la guerre était une relique du passé que les transformations en cours au niveau international étaient en passe de rendre obsolète et anachronique. Cette interprétation des relations internationales résolument optimiste était au cœur des grands débats politiques américains du dernier quart du 19^e siècle et de l'opposition entre les internationalistes et les nationalistes, entre les pacifistes et les partisans de la « préparation militaire », ou encore entre impérialistes et anti-impérialistes. Theodore Roosevelt et surtout son mentor, Alfred Mahan, auteur du célèbre ouvrage *The Influence of Sea Power Upon History*,³ s'efforcèrent de convaincre leurs compatriotes que tant que les hommes vivraient en nations séparées, ce sont les intérêts nationaux et non ceux de l'humanité qui guideraient la politique étrangère des Etats. Roosevelt admettait, en homme de son temps, que le monde civilisé progressait et que l'humanisme, la raison, et la moralité avaient davantage droit de cité que par le passé, mais il insistait surtout sur le caractère limité et inachevé de cette évolution et sur le danger de considérer que les relations internationales étaient d'ores et déjà pacifiées.⁴

² Robert Osgood, *Ideals and Self-interest in America's Foreign Relations*. The University of Chicago Press, 1953. (Voir p.88)

³ Alfred Mahan, *The Influence of Sea Power Upon History*, Little Brown, 1890

⁴ Voir par exemple son discours du 2 décembre 1902, dans *The Works of Theodore Roosevelt*, Mem.ed, New York, tome 17, p.175

C'est sur un constat similaire que l'amiral Mahan avait fondé son plaidoyer pour la modernisation de la marine de guerre des Etats-Unis, et même sur l'idée que l'évolution des relations internationales, loin de réduire les risques de conflits, les exacerbait. « *La recherche de marchés pour la production d'un nombre toujours croissant d'individus est le plus important problème politique de notre époque, que l'on cherche à solutionner par des méthodes commerciales et politiques, dont l'essence est tellement combative, offensive et défensive, qu'une action militaire directe n'en serait qu'un développement, une conséquence directe* » écrivait-il en 1898.⁵

L'opinion de Mahan sur la guerre et son opposition au pacifisme doivent être analysés dans le cadre d'une philosophie de l'histoire beaucoup plus élaborée que chez Théodore Roosevelt, et grandement influencée par la philosophie allemande, notamment hégélienne. Pour lui, les vertus martiales étaient essentielles à la survie de la civilisation européenne, parce que l'organisation et l'efficacité étaient les atouts de l'Occident, tandis que le nombre, la masse et la brutalité constituaient ceux des peuples non industrialisés⁶. De ce point de vue, rien ne serait plus dangereux pour la « civilisation européenne » qu'une paix perpétuelle. Son raisonnement rejoint finalement le manichéisme de l'idéalisme allemand opposant l'esprit martial - synonyme d'idéalisme, et de progrès - au pacifisme, qu'il associe au matérialisme et à la décadence. D'où une certaine inquiétude sur le sort des Etats-Unis et de l'Europe, dont la richesse, le luxe et l'abondance lui paraissaient plutôt un handicap dans un environnement international désormais caractérisé par la lutte pour la survie.⁷ Fort heureusement "*dans sa providence, Dieu fit en sorte que l'immense accroissement de prospérité, de luxe mental et physique, apportés par ce siècle, soient contrebalancés par ce qui est stigmatisé sous le nom de 'militarisme', qui a fait de l'Europe un immense camp de soldats prêts à la guerre*".⁸ Mahan ne doutait pas que la disparition ou même l'affaiblissement de ce militarisme sous les assauts du pacifisme entraînerait le déclin et la chute de l'Europe.

L'opinion de Mahan sur la pluralité des Etats, leurs rivalités et la guerre est typique d'une époque antérieure à la première guerre mondiale : non seulement elles sont moins fréquentes que dans le passé, nous dit-il, mais elles "*ont le caractère d'un excès occasionnel, dont on se remet facilement*".⁹ En conséquence, se félicite-t-il, l'esprit militariste et la propension à se battre, sont plus répandus que jamais. Loin de dire que la guerre est un mal nécessaire, Mahan a plutôt tendance à la présenter comme un bien, nécessaire lui aussi et dans tous les sens du terme. D'une part parce que, selon ses propres mots, "*le conflit est la condition de toute vie, matérielle et spirituelle*"¹⁰, et d'autre part parce les guerres sont un instrument dont les hommes et les chefs d'Etat ne pourraient se passer sans se perdre, ou sans abandonner leur mission. Sous l'influence de Clausewitz et de Jomini, il n'hésite pas à présenter la guerre comme la continuation de la politique par d'autres moyens.¹¹ Il en est ainsi, dit-il, parce que la politique doit souvent opter pour l'opportunisme et le choix du moindre mal - la guerre permettant de prévenir des maux plus grands encore - et que le recours aux armes est parfois

⁵ A. Mahan, « Considerations Concerning the Disposition of Navies », in Alfred Mahan, *The Interest of America in Sea Power*. Boston: Little, Brown and Co., 1898 (p. 345) Cette citation et les citations ultérieures sont traduites par l'auteur de cet article.

⁶ Voir « Possibilities for an Anglo-American Reunion », in *The Interest of America in Sea Power*, ibid.

⁷ Cf. "A Twentieth century Outlook", in *The Interest of America in Sea Power*, ibid., p.223.

⁸ Ibid, p.264.

⁹ Ibid, p.233

¹⁰ Ibid, p.267.

¹¹ Cf CROWL, Philip, Alfred Thayer Mahan, the Naval Historian, op. cit., p.461. Mahan reprend l'argumentation de Clausewitz dans "Preparedness for Naval War", in *The Interest of America in Sea Power*, p.177.

le seul moyen de trancher des différences légitimes entre des nations qui n'ont ni les mêmes valeurs ni le même degré de civilisation, ni les mêmes intérêts.¹²

Le fondement idéologique et l'influence des nouvelles tendances intellectuelles

La réflexion de Mahan sur la guerre, comme celle de Roosevelt et de beaucoup de ses contemporains mais de façon encore plus explicite encore chez lui, est aussi influencée par le malthusianisme dans la mesure où la démographie lui semblait avoir des conséquences directes sur les relations inter-étatiques.¹³ La guerre est utile, pensait-il, parce qu'elle permet aux hommes - gouvernants et gouvernés - de maîtriser des forces qui les dépassent, à commencer par les mouvements de population que Mahan tient pour le principal facteur constitutif de l'histoire, et qu'il nous dépeint comme "*des forces naturelles, qui par leur origine et leur puissance, existent indépendamment de l'homme*".¹⁴ De ce point de vue, le recours à la guerre témoigne d'une volonté rationnelle de l'homme de s'opposer à l'irrationnel, ou encore - pour revenir à un raisonnement plus conforme à la tendance hégélienne de la pensée de son époque - d'une volonté divine de faire triompher le rationnel par le recours à l'irrationnel. Les références à cette dialectique et les arguments tendant à montrer que la guerre sert des objectifs à caractère normatif ne manquent pas dans son oeuvre. C'est par la guerre, nous dit Mahan, que progresse l'unification politique des Etats - elle-même le prélude à la paix - soit parce que son établissement ou son maintien requiert souvent la force, soit parce que c'est par l'opposition armée à d'autres entités politiques que se forge la cohésion de nations de plus en plus grandes :

L'issue de la guerre civile aux Etats-Unis, l'unification de l'Italie, le nouvel empire allemand, la force croissante de l'idée d'une Fédération Impériale en Grande-Bretagne, tout cela illustre la tendance de l'humanité à se rassembler au sein de groupes plus grands, qui dans les exemples qui viennent d'être cités, a donné lieu à des combinaisons politiques plus ou moins formelles et clairement définies. Dans l'impulsion et l'établissement de chacune de ces étapes, la guerre a joué un rôle de premier plan. C'est la guerre qui a préservé notre Union. C'est la guerre qui a réalisé l'unité politique de l'Italie, et apporté aux Allemands cette conformité dans les sentiments et les intérêts reconnus qui constitue le fondement de leur empire et en garantit la pérennité.[...]

La guerre est certainement un très grand mal, si ce n'est le plus grand, du moins un des plus grands pour l'humanité. Pourtant, on doit reconnaître que, [...] dans l'espace de deux

¹² En ce qui concerne son opinion que la guerre est inhérente à la pluralité de valeurs, voir "A Twentieth Century Outlook", in *The Interest of America in Sea Power*, ibid, p.245 et 266, où Mahan envisage la guerre comme un moyen de propager la civilisation occidentale. Il semble toutefois penser que même entre nations de même culture, des différences légitimes peuvent conduire à la guerre : "... il n'est pas rare que chacun des deux camps fasse valoir des considérations de justice, réelles ou réellement perçues comme telles, qui les encouragent à ne pas céder". . Cf. "Preparedness for Naval War", in *The Interest of America in Sea Power*, ibid, p.177.

¹³ Pour plus de détails sur l'influence du malthusianisme et sur les différentes composantes idéologiques de la pensée de Mahan, voir Jean-Marie Ruiz, « Idéologie et Tradition chez Mahan », in Hervé Coutau-Bégarie (ed.), *L'évolution de la pensée navale VII*, Economica, 1999, p.99-129.

¹⁴ "The Practical Aspect of War", in Alfred Mahan, *Some Neglected Aspects of War*, Boston : Little, Brown and Co., 1907 (p.92).

*ans, deux guerres ont eu lieu, dont l'objectif vertueux ne pouvait être atteint par des méthodes plus douces.*¹⁵

Ce qui fait dire finalement à Mahan que la guerre est un instrument conféré par Dieu pour que les hommes réunis dans une société luttent contre le mal et fassent triompher le bien. De ce point de vue, elle peut non seulement être réconciliée avec les enseignements chrétiens, mais, au même titre que la puissance, en constitue le bras séculier et le principal garant.¹⁶ La légitimation de la guerre et du militarisme se fonde donc sur une philosophie politique, si ce n'est sur une anthropologie, qui pour être plus explicite chez Mahan est néanmoins typique du contexte intellectuel des Etats-Unis du dernier quart du 19^e siècle. Nombre de courants de pensée dominants de cette période en Europe tout comme en Amérique – malthusianisme, darwinisme social, Machtpolitik – représentent une remise en question de la philosophie des Lumières et ont en commun de rompre avec l'individualisme, le matérialisme, le rationalisme et l'humanisme des Lumières pour lui opposer un nationalisme idéaliste fondé sur la concurrence, la lutte pour la survie et la valorisation du conflit. L'optimisme libéral typique du 18^e siècle, sur lequel se basait par exemple la notion de « main invisible » d'Adam Smith, est supplanté par l'idée que le bien, le progrès et la paix ne résultent pas nécessairement de l'harmonie naturelle et du laissez faire, mais au contraire du conflit (lui aussi conçu maintenant comme naturel) et de la volonté politique. Les darwinistes sociaux, dont le britannique Herbert Spencer était le chantre, pensaient que la lutte pour la survie caractérisait autant les organismes que les sociétés, et ils s'en félicitaient parce qu'ils pensaient que cette lutte constituait un vecteur de progrès universel.

Son plus influent disciple aux Etats-Unis, William Graham Sumner, en tirait surtout des enseignements pour la politique intérieure : puisque postuler l'égalité des hommes équivalait à contredire la loi de l'évolution (sans inégalité, la loi de la survie du plus adaptée perdant tout son sens), l'intervention de l'Etat pour réduire les inégalités n'était pas souhaitable.¹⁷ Ni Spencer ni Sumner n'utilisèrent les concepts de lutte pour la survie et de compétition pour légitimer l'expansionnisme ou le recours à la guerre. Sumner était même farouchement opposé à celle de 1898 et faillit perdre son poste à Yale à la suite de son engagement anti-impérialiste. Les germanophiles avaient par contre appliqué le darwinisme social aux relations internationales depuis un certain temps déjà pour renforcer leurs arguments et étayer leur

¹⁵ The Problem of Asia, Boston : Little, Brown and Co., 1905. (p.141-42) Pour une réflexion similaire, enrichie d'arguments illustrant l'importance des considérations de politique étrangère dans sa conception du nationalisme, on pourra se rapporter à "Relations between the East and the West", in The Interest of America in International Conditions, op. cit., p.173-75, où Mahan compare la situation de l'Allemagne de son époque à celle des Etats-Unis antérieurement à la guerre de 1812, qu'il nous présente comme le catalyseur du nationalisme américain : *"En ce qui concerne l'union, la situation actuelle de l'Allemagne ressemble à celle des Etats-Unis de 1789 à 1812. [...] Il fallut la guerre de 1812 et la subséquente concentration de la pensée sur un objectif extérieur commun et unique pour que se développe le sentiment national, la dévotion à un idéal - l'Union - et non pas à l'intérêt matériel qui avait été à l'origine de la Constitution et avait facilité son adoption. [...] Il en est de même pour la confédération allemande [...] fondée sur l'orgueil de la situation internationale à laquelle est parvenue une Allemagne unie, situation qui tranche avec les siècles de faiblesse occasionnée par la désunion, et avec l'intervention et l'oppression étrangères humiliantes que cette désunion avait permis."*

¹⁶ Cf. Some Neglected Aspects of War, op. cit., p.vii-viii (préface).

¹⁷ Voir Albert Keller et Maurice Davie (ed.), Essays of William Graham Sumner, (tome II), Yale University Press, 1934. Né en 1840, Sumner fut intellectuellement très influent aux Etats-Unis durant le dernier quart du 19^e siècle, surtout dans les années 1870. Pour plus de détails sur ses idées, et sur l'influence du darwinisme social dans les Etats-Unis de cette période, voir Richard Hofstadter, Social Darwinism in American Thought, The Beacon Press, 1959.

vision de l'expansion de la race anglo-saxonne. Dès la fin des années 1870, des foules se déplaçaient pour écouter John Fiske évoquer sa version de la destinée manifeste de la civilisation américaine. Selon Fiske, l'expansion et la réussite des Etats-Unis n'étaient pas le fait de leur gouvernement ou de leurs institutions en tant que telles, mais de ses origines teutoniques.¹⁸ En effet, ce sont les Teutons, écrit-il, qui constituèrent la première union politique et guerrière autonome et démocratique en Allemagne. Mais ayant pour vocation d'unir des territoires toujours plus grands, les Teutons n'étaient pas adaptés à l'environnement de l'Europe continentale, parce que le dilemme de sécurité obligeait les sociétés à devenir militaristes et despotiques, deux qualités qui, comme l'histoire l'atteste, voue l'expansion à l'échec.¹⁹ C'est ainsi qu'une partie des Teutons migrèrent en Grande-Bretagne où les principes d'auto-gouvernement (*self-government*) furent immédiatement appliqués, grâce à l'environnement privilégié qu'offrait l'insularité britannique.²⁰ Pour les mêmes raisons, l'application des principes teutoniques ne rencontra aucun obstacle lorsqu'ils migrèrent dans le Nouveau Monde. Ils purent au contraire donner naissance à une véritable fédération et à une société industrielle, lesquelles sont les deux caractéristiques du plus haut niveau de civilisation.²¹ Mais pour que cette civilisation - la civilisation selon Fiske - se maintienne, encore faut-il qu'elle puisse résister aux assauts des barbares, lesquels demeurent les plus adaptés à la situation d'insécurité qui prévaut encore dans une grande partie du monde. D'où ce paradoxe tout à fait hégélien : pour que la civilisation la mieux adaptée à un environnement pacifique subsiste et domine, il lui faut être prête à s'imposer par la guerre.²² Il en a d'ailleurs toujours été ainsi, précise Fiske en prenant pour exemple la civilisation romaine :

*L'oeuvre la plus importante des Romains dans le monde consista à se montrer agressifs face à la menace des barbares, à les soumettre et à les dompter, et à placer leur force brutale du côté de la loi et de l'ordre. Il s'agissait là d'une besogne meurtrière, et ce faisant, les Romains devinrent excessivement cruels, mais il fallait que quelqu'un le fasse pour que de grandes civilisations pacifiques comme la nôtre puissent voir le jour.*²³

L'originalité des idées de Fiske consiste à s'être prévalu du principe darwinien de la survie du plus adapté à un milieu donné, pour mieux appuyer la théorie teutonique et la conception dialectique de l'histoire propre à la philosophie allemande. Il en arrive finalement à la conclusion que, bien que les Anglo-saxons ne soient pas les mieux adaptés à tous les environnements, ils sont porteurs de caractéristiques qui devraient leur permettre d'étendre à l'ensemble du monde les conditions auxquelles ils sont les mieux adaptés, c'est-à-dire la paix.

Car il est évident", écrit Fiske, "que le principe du fédéralisme,

¹⁸ Les conférences de Fiske ont été publiées sous le titre American Political Ideas. Les références renvoient à l'édition de 1885. (New York : Harper and Brothers, 158 p. : index.) *"Le gouvernement des Etats-Unis n'est pas le fruit de la création, il résulte de l'évolution"*, écrit Fiske dans la préface. (p.6)

¹⁹ Ibid, p.36-49, 128, 74-75. Fiske écrit qu'il existe deux formes d'expansion - par la conquête ou par la fédération - et présente le fédéralisme comme le plus efficace.

²⁰ Ibid, p.120-128. *"L'insularité de l'Angleterre ne fut pas seulement utile pour repousser les attaques extérieures. C'est dans le domaine de la politique intérieure que les conséquences de cette facilité pour repousser l'attaque extérieure furent les plus importantes"*. (p.122-123)

²¹ Ibid, p.132-134.

²² Ibid, p.108-109 : *"Le fait que, pendant longtemps, la paix ne sera possible que par la guerre, doit être considéré comme un de ces paradoxes apparents de l'histoire."*

²³ Ibid, p.110. Pour une réflexion similaire, on pourra aussi se reporter à la page 116.

*dans son acception la plus large, porte en lui-même les germes d'une paix permanente entre les nations.*²⁴

On voit bien que si la réflexion sur la paix occupe une place importante dans sa philosophie de l'histoire, elle est de nature téléologique. Elle se fonde sur les idées darwiniennes et hégéliennes, agrémentées d'une confession de foi dans la destinée manifeste des Anglo-saxons, et est en cela caractéristique de la littérature politique américaine de cette époque. Les éléments conceptuels utilisés par les uns et les autres pour assouvir leur soif de synthèse n'étaient pas toujours les mêmes - certains auteurs préférant par exemple associer le darwinisme social à des éléments tirés des sciences physiques pour interpréter l'histoire universelle - mais la synthèse elle-même représente souvent leur dénominateur commun. Brooks Adams, à l'instar de Spencer, s'efforça de synthétiser les connaissances en physique, en biologie, en géographie et en économie pour expliquer l'histoire universelle, mais qui, contrairement à lui, en tira des conclusions bien plus pessimistes en ce qui concerne les relations internationales.²⁵ Du darwinisme, Adams retient le principe que seuls les organismes - qu'ils soient économiques ou politiques - adaptés à leur environnement survivent, cette adaptation résultant principalement des caractéristiques innées transmises de générations en générations.²⁶ Or, Adams constate dans la réalité de son époque que seuls sont adaptés les organismes actifs, économiques et "concentrés", c'est-à-dire puissants :

*Du commerçant détaillant à l'empire, le succès dans la vie moderne passe par la concentration. Les organismes actifs et économiques survivent, les lents et les coûteux périssent. Tout comme l'application de cette loi a produit, durant le siècle passé²⁷, des accumulations sans précédent de capital, elle a produit des agglomérations politiques telles que l'Allemagne, l'empire britannique et les Etats-Unis. [...] L'accélération du mouvement, qui a ainsi concentré le fort, écrase le faible si rapidement, que le moment semble proche où deux grands systèmes rivaux seront opposés l'un à l'autre, et c'est alors que la lutte pour la survie commencera.*²⁸

Comme la dernière phrase le suggère, Adams se fonde sur les lois de physique, en partant d'abord du principe que toute vie animale procède de l'énergie solaire, dont il est une des formes de dissipation.²⁹ La pensée étant pour lui une des manifestations de l'énergie chez l'homme, la peur et la convoitise, qu'il présente comme deux formes de pensée primitives, lui

²⁴ Ibid, p.134.

²⁵ Voir The Law of Civilization and Decay, Vintage Books, 1955. et America's Economic Supremacy, Macmillan, 1900.

²⁶ Cf. The Law of Civilization and Decay, ibid, p.4-5 : "Comme toute autre caractéristique personnelle, les particularités de l'esprit sont apparemment fortement héréditaires, et si ces instincts sont bien transmis de génération en génération il est évident que, à mesure que le monde extérieur change, ceux qui reçoivent cet héritage descendront ou monteront dans l'échelle sociale selon que leurs systèmes nerveux sont bien ou mal adaptés aux conditions dans lesquelles ils sont nés."

²⁷ Ces lignes furent écrites au tout début du vingtième siècle.

²⁸ America's Economic Supremacy, op. cit., p.21-22.

²⁹ Cf. The Law of Civilization and Decay, op. cit., p.6 : "La théorie se fonde sur le principe scientifiquement établi que l'application de la loi de la force et de l'énergie est universelle dans la nature, et que la vie animale est une des façons par lesquelles l'énergie solaire se dissipe."

paraissent essentielles dans le devenir des nations..³⁰ En effet, celles-ci sont les deux moteurs successifs de la centralisation et de l'expansion des sociétés, c'est-à-dire de leur "mouvement" : au tout début, la peur est le principal motif de cohésion sociale (de *concentration*) et elle donne jour à une société de type militaire et dominée par l'imagination et les superstitions ; puis, au fur et à mesure que la société s'élargit et se concentre, c'est la convoitise qui devient locomotive de la concentration, et qui finit par créer une société industrialisée et dominée par les considérations économiques.³¹ Cette société-là est la plus adaptée aux conditions modernes parce qu'elle est plus active et produit plus efficacement, mais elle en est aussi réduite à continuellement assouvir sa convoitise et à accélérer son mouvement vers la concentration, la puissance et l'expansion pour ne pas sombrer dans la décadence et périr, car la loi élémentaire de physique dit que "*la civilisation qui n'avance pas décline*".³² D'où la raison d'être de la course aux marchés et aux colonies qu'Adams constatait, et qui lui paraissait constituer une "*nouvelle lutte pour la survie entre les nations*"³³ :

*Toutes les races énergiques sont plongées dans une lutte pour la possession des seuls marchés encore ouverts susceptibles d'absorber les surplus de produits manufacturés, car toutes se trouvent obligées d'encourager les exportations pour se maintenir [...] Le futur repose sur l'existence de ce surplus, car les Etats-Unis doivent assurer des débouchés adéquats pour leurs produits, s'ils ne veulent pas que se forme une surabondance plus dangereuse encore pour leur société que les paniques de 1873 ou 1893.*³⁴

A ce dilemme, Adams voyait d'autant moins d'issue pour son pays que les Etats-Unis lui paraissaient être au centre d'un des deux systèmes engagés dans une lutte pour la survie. Il y avait peu de temps encore, Paris et Londres se trouvaient être les deux grands rivaux se disputant la suprématie, en tant que puissances dominantes. Mais l'essor des Etats-Unis et de l'Allemagne avait fait de ces deux nations deux centres plus énergiques encore et dont le mouvement était par conséquent plus rapide, les premiers se déplaçant vers l'Ouest (le Pacifique et la Chine du sud) et la deuxième vers l'Est (la Russie et la Chine de l'Est et du nord). Entraînées l'une vers l'autre par leur masse grandissante, par un phénomène de boule de neige, dans un mouvement de plus en plus rapide, ces deux sphères ne tarderaient pas à rentrer en contact en Chine, le probable théâtre d'un conflit final entre la puissance continentale (dont l'Allemagne constituait le centre) et la puissance maritime (dont les Etats-Unis constituaient le centre). "*Déjà, la chaleur générée par le contact à la circonférence de ces masses rivales laisse présager la possibilité d'une guerre*", écrit Adams,³⁵ en ajoutant que

³⁰ Bien que pour des motifs très différents, Adams pose ce postulat réminiscent de celui de Hobbes : "*La pensée est une des manifestations de l'énergie humaine, et parmi les phases les plus simples et les plus anciennes de la pensée, deux se démarquent particulièrement - la peur et la convoitise.*" Ibid, p.6

³¹ Ibid, p.6-7.

³² America's Economic Supremacy, op. cit., p.25. pour une observation similaire, voir aussi la page 84 : "*Rien sous le soleil n'est stationnaire : ne pas avancer équivaut à reculer, et il n'y a rien de pire que de reculer devant ses compétiteurs.*"

³³ C'est ainsi qu'Adams intitula le chapitre où il analyse cette course aux marchés dans America's Economic Supremacy, ibid, p.29.

³⁴ Ibid, p.29 et 32.

³⁵ Ibid, p.82-83 : "*Il y a un siècle, lorsque les communications étaient lentes et coûteuses, les capitales des deux systèmes rivaux pouvaient être proches l'une de l'autre, sur la Tamise et sur la Seine, et elles pouvaient s'approcher de si près parce que les sphères dont elles étaient le centre étaient relativement petites. Depuis lors, à mesure que le mouvement s'est accéléré, ces sphères se sont élargies [...] Mais proportionnellement à la*

"si l'Amérique devait gagner cette bataille pour la survie, c'est parce qu'elle était la plus adaptée aux conditions du vingtième siècle." ³⁶

Quelles qu'aient été son appréhension et ses réserves sur le cours des événements qu'il décrivait, pensait-il, avec une objectivité toute scientifique, Adams en arrivait à la même conclusion que les hommes politiques de son époque : les Etats-Unis n'avaient pas le choix - puisque les nations qui n'avancent pas reculent pour finalement être écartées par leur compétiteurs - ils devaient s'engager dans la course aux marchés et à l'empire, même si cela engendrait la guerre. Durant la dernière décennie du dix-neuvième siècle, tous ceux qui étaient favorables à l'expansion des Etats-Unis outre-mer eurent recours au darwinisme social, à la philosophie allemande et souvent à la physique pour vaincre les traditionnelles réticences des Américains à acquérir des territoires en dehors de l'"hémisphère occidental" et pour postuler le caractère inévitable des conflits internationaux. Parmi les universitaires, Henry Powers, un professeur d'économie à *Cornell University* fut probablement celui qui fut le plus engagé et le plus systématique dans son argumentation en faveur de l'acquisition des colonies espagnoles au lendemain de la guerre de 1898. Pour arriver à ses fins, Powers n'hésita pas à réinterpréter les conseils de Washington pour les rendre conformes aux nouvelles idées. Le Père de la nation avait selon lui compris que les Américains possédaient un surplus d'énergie qui les rendait "irrésistiblement agressifs", et l'essentiel de sa contribution consistait à avoir orienté cette énergie vers l'Ouest plutôt que vers l'Est.³⁷ "Tel un jeune homme dont l'appétit est temporairement satisfait pendant qu'il mastique une grosse bouchée", l'insatiable convoitise américaine fut assouvie tant que durait l'expansion continentale, mais lorsque le surplus d'énergie serait suffisamment accumulé, les obstacles, notamment rationnels, à l'expansion outre-mer seraient balayés.³⁸ Cette expansion était non seulement naturelle et conforme au caractère américain, elle était aussi légitime parce que les Américains sont efficaces et que le monde appartient à ceux qui sont les plus efficaces (c'est-à-dire les mieux adaptés). La croissance est en effet la caractéristique essentielle de tout organisme et son absence implique la mort. Ce qui faut dire à Powers que le conflit entre nations est inévitable :

Ici, comme partout, la croissance débouche tôt ou tard sur le conflit. Les collectivités qui croissent finissent par toucher, puis par peupler, les autres, et le fort supplante le faible. Les incidents de la lutte changent, mais son essence jamais. Les traités de paix peuvent empêcher que l'on s'assomme, mais ils n'arrêteront jamais la lutte. Tous les moyens sont utilisés, tous les avantages comptent. Par des empiétements subtils ou par de violentes attaques, la force supplante la faiblesse sans même savoir pourquoi. Il peut s'écouler beaucoup de temps

dilatation de la masse dont elles étaient jadis le coeur, la position de Londres et de Paris est devenue excentrique. Par conséquent, les centres d'énergie de la société moderne ont tendance à s'éloigner, l'un se dirigeant vers les confins de la Russie, l'autre gravitant vers l'Amérique, et au fur et à mesure qu'ils s'éloignent la compétition s'adapte au nouvel équilibre. Le fardeau de la lutte entre les deux systèmes est en train de passer des épaules des Anglais et des Français, qui l'ont autrefois porté, à celles des Américains et des Allemands, qui doivent dorénavant le porter. Déjà, la chaleur générée par le contact de la circonférence de ses masses rivales présage l'éventualité d'une guerre."

³⁶ Ibid, p.83.

³⁷ POWERS, Henry. "The War as a Suggestion of Manifest Destiny". Annals of the American Academy of Political and Social Science, septembre 1898, 12 (4) : p. 173-192. (cf. p.175-76).

³⁸ Ibid, p.176-78.

*avant que les frontières, qui s'élargissent toujours plus, ne se touchent, ou avant que la pression ne devienne suffisamment inconfortable pour devenir consciente. Mais cela arrive tôt ou tard. Et alors, malgré tous les accidents et les précautions, c'est la plus grande vitalité qui triomphe. Il se peut que cela soit triste, mais nous ne connaissons aucun moyen de faire triompher la faiblesse et l'inefficacité sur terre. Cela peut être ou ne pas être en accord avec notre sens moral. Je n'ai aucun commentaire à faire sur l'éthique de l'expansion.*³⁹

Autant dire que pour Powers, l'isolationnisme avait vécu. Pour différentes raisons, la participation des Etats-Unis aux tribulations des relations internationales lui semblait à la fois inévitable et souhaitable. D'où la nécessité de s'allier avec la seule puissance qui ne soit pas hostile aux Etats-Unis : la Grande-Bretagne. Cette alliance était de toute façon inévitable au regard des regroupements que la lutte pour la suprématie exigeait, et qui s'opérerait entre les nations racialement apparentées, jusqu'à ce que deux races, les Slaves et les Saxons, rivalisent pour la domination du monde.⁴⁰ Et lui aussi insiste sur le rôle positif que cette entrée dans l'arène ne manquerait pas d'avoir sur les moeurs, les institutions et la cohésion de la République fédérale : "Les abus se retranchent dans la conscience de la sécurité, et les gouvernements deviennent corrompus et impotents dans la prospérité et dans la paix", écrit-il.

*Tout nouveau fardeau pour notre service public accroît l'exigence de sa purification ; toute responsabilité émanant de l'extérieur soigne une dissension à l'intérieur, et un plus grand contact avec les puissances étrangères et les problèmes étrangers ne peuvent que favoriser cette connaissance et cette adaptation dont le développement de la plus grande unité dépend.*⁴¹

C'est à peu près les mêmes arguments en faveur de la compétition entre Etats et hostiles au pacifisme que nous retrouvons chez la plupart des porte-parole de l'expansion de cette époque, dont Josiah Strong, le plus déterminé d'entre eux, qui prédisait que la "race anglo-saxonne" s'étendrait au Mexique, à l'Amérique du Sud, en Afrique et au delà.⁴² Dans le domaine politique, beaucoup de responsables favorables à la guerre avec l'Espagne et à l'expansion des Etats-Unis - si ce n'est territoriale, du moins commerciale ou politique - empruntaient eux aussi des arguments similaires. Parmi eux, Albert Beveridge, John Hay, Henry Cabot Lodge et Theodore Roosevelt étaient les plus résolus, en fonction d'une idéologie bien précise. L'impérialisme de Beveridge est le même que celui du Britannique Cecil Rhodes :

Dieu n'a pas préparé les peuples anglophones et teutoniques

³⁹ Ibid, p.181, 182.

⁴⁰ Ibid, p.183-187.

⁴¹ POWERS, Henry. "The Ethics of Expansion". International Journal of Ethics, juillet 1900, 10 (3) : p. 288-306. (p.302)

⁴² "Peut-on douter que la compétition entre les races débouchera sur la survie de la plus adaptée ?" s'interrogeait-il. (Cette citation est empruntée à HOFSTADTER, Social Darwinism in American Thought, op. cit., p.179.

pendant mille ans pour qu'ils se complaisent dans une vaine et oisive admiration de soi. Non ! Il a fait de nous les principaux maîtres du monde pour l'organiser là où règne le chaos... Il a fait de nous des experts en matière de gouvernement pour que puissions administrer les sauvages et les peuples séniles.⁴³

Hay voyait dans l'expansion le signe d'une irrésistible *tendance cosmique* à laquelle il était vain de s'opposer, tandis que John Barrett affirmait à son retour d'une mission diplomatique en Asie que "la survie du plus adapté s'applique aussi bien aux nations qu'au royaume des animaux" avant d'avertir ses concitoyens que "de puissantes forces" anéantiraient les Etats-Unis s'ils n'étaient pas "assez forts pour résister à l'épreuve".⁴⁴

Un tel esprit de croisade caractérise moins la pensée de Théodore Roosevelt, qui mettait davantage l'accent sur la responsabilité des Etats-Unis en tant que grande puissance, et dont la critique du pacifisme reposait en grande partie sur un nationalisme affirmé. Ce qu'il reprochait avant tout aux pacifistes tels que David Starr Jordan était justement leur propension à concevoir la nation comme un vestige du passé.⁴⁵ Ancien élève de John Burgess à la *Columbia Law School*, Roosevelt était trop imprégné de la philosophie allemande de son époque pour accepter cette hypothèse. Sa politique en tant que Secrétaire d'Etat et Président des Etats-Unis, notoirement influencée par les enseignements et les convictions qu'il acquit durant ses études, constitue une éloquente illustration du rôle de l'enseignement supérieur comme vecteur d'influence de l'idéologie allemande dans les Etats-Unis de son époque.⁴⁶ Pour Roosevelt comme pour Treitschke, l'Etat nation est la valeur suprême. Son nationalisme s'oppose d'une part au "*patriotisme provincial*" qu'il tient pour "*la cause principale des calamités qui s'abattirent sur les républiques grecques de l'antiquité*" ou encore de "*l'anarchie des Etats Sud-américains*" qui les condamne à une infériorité permanente sur l'échiquier international.⁴⁷ Il s'oppose d'autre part à l'absence de tout patriotisme, c'est-à-dire à l'esprit cosmopolite: "*Les philosophes qui nous assurent que dans le futur, le patriotisme sera considéré non pas comme une vertu, mais simplement comme une étape dans le développement mental qui aboutira à un patriotisme élargi à l'ensemble de la race humaine et du monde*", n'inspirent à Roosevelt que du sarcasme: "*En fait, les philosophes de ce type sont tellement avancés qu'ils ne rendent aucun service à la génération actuelle*", écrit-il, parce que l'âge dont ils parlent est à des années lumières du leur.⁴⁸ C'est au contraire par le nationalisme que la paix et la civilisation progresseraient selon lui, pour des raisons tout à fait conformes à la philosophie allemande :

Aucun pays n'apportera quelque chose au monde sans d'abord s'être élevé lui-même. [...] Dans la famille des nations, la plus utile est celle qui est la plus complètement saturée de l'idée nationale, qui réalise le plus parfaitement ce à quoi elle a droit, et qui assume le plus parfaitement ses devoirs vis-à-vis de ses propres citoyens. Ceci n'est aucunement incompatible

⁴³ Beveridge, cité par HOFSTADTER, *ibid*, p.180.

⁴⁴ Cf. HOFSTADTER, *ibid*, p. 180-181.

⁴⁵ David Starr Jordan, *Imperial Democracy*, New York, 1899.

⁴⁶ Cette analyse des idées de Théodore Roosevelt se réfère à un recueil d'essais intitulé *American Ideals*. New York and London : The Knickerbocker Press, 1883.

⁴⁷ Cf. "True Americanism", dans *American Ideals*, *ibid*, p.17-18.

⁴⁸ *Ibid*, p.19.

avec une scrupuleuse prise en compte des droits des autres nations, ou avec un désir de remédier aux souffrances des peuples qui souffrent. ⁴⁹

D'où la nécessité et la sagesse de fonder son action politique sur son *intérêt national*, à l'exclusion de toute autre considération.⁵⁰ C'est dans cette optique que la doctrine Monroe devait être appréciée, et non pas du point de vue du droit international, qui n'était pas le moins du monde compétent pour se prononcer sur sa légitimité ou ses implications.⁵¹ Mais pour qu'un Etat-nation puisse être guidé par son intérêt national, et se développe pour jouer son rôle dans le monde, il lui faut être militairement puissant. Dans la situation et l'époque dans lesquelles se trouvaient les Etats-Unis, il importait surtout de posséder une marine de guerre efficace et offensive.⁵² Proclamer la validité de la doctrine Monroe tout en refusant de se doter de la puissance nécessaire à sa défense ne pouvait déboucher que sur une humiliation qui serait d'autant plus grande que les Américains seraient dénués de "vertus de combattants" ("*fighting virtues*").⁵³ Les nations, comme les individus qui les composent, doivent toujours être prêts à se battre, et doivent par conséquent faire leur cette maxime - que Roosevelt attribue à Washington pour lui donner du lustre : qui veut la paix prépare la guerre.⁵⁴ Car aussi sûrement que la puissance est une garantie de paix, la nation qui en est dépourvue est la proie de celles qui ont cultivé la leur et les vertus martiales.

Pour Roosevelt, il convenait donc se méfier de tous ceux qui prêchaient la paix à tout prix, et en particulier des adversaires d'une affirmation de la doctrine Monroe :

... l'homme anémique, raffiné et cultivé, dont l'intellect a été formé aux dépens de son caractère, et qui évite toutes les luttes par lesquelles le monde chemine vers la grandeur, est enclin à considérer la doctrine Monroe comme l'expression d'une politique agressive et mal avisée. ⁵⁵

En bref, "la paix n'est une reine que lorsqu'elle porte l'épée sur les hanches" ⁵⁶ écrivait Mahan, qui se distingua par son audace à Cuba, lors de la guerre de 1898. Pour Roosevelt comme pour Treitschke, la guerre et les conflits étaient utiles à plusieurs égards : ils permettaient à une nation de s'élever et de maintenir son rang dans le monde ⁵⁷ ; ils constituaient l'arbitre suprême, le seul moyen de réparer son honneur et sa réputation ⁵⁸ ; enfin, ils représentaient un antidote contre ce qu'il appelait le matérialisme : "*la jouissance douce et facile du confort matériel*" qui ignore ce qu'il y a de plus haut dans la vie des hommes comme dans celle des

⁴⁹ "The Monroe Doctrine", dans *American Ideals*, ibid, p.225.

⁵⁰ Ibid : "*En premier lieu, notre action est fondée sur l'intérêt national*". Roosevelt fut un des premiers à utiliser cette expression qui devait connaître des jours fastes par la suite.

⁵¹ Ibid, p.222 : "*La doctrine Monroe n'est pas du tout une question de droit. C'est une question de politique. [...] Les hommes de loi n'ont, en tant que tels, absolument rien à en dire.*"

⁵² Cf. "Washington's Maxim", dans *American Ideals*, ibid, p.251-54.

⁵³ Ibid, p.253.

⁵⁴ Ibid, p.238 : "*Un siècle s'est écoulé depuis que Washington a écrit 'être prêt à la guerre est le moyen le plus efficace de promouvoir la paix'*".

⁵⁵ "The Monroe doctrine", p.235.

⁵⁶ "Washington's Maxim", p.240.

⁵⁷ Ibid, p.242 : "*Il se peut que, dans un futur lointain, la race n'ait plus besoin de la guerre, mais nous en sommes encore bien loin. Pour le moment, aucune nation ne peut tenir son rang dans le monde, ou s'adonner à une tâche qui en vaille vraiment la peine, sans être prête à défendre ses droits par les armes.*"

⁵⁸ Ibid, p.260.

nations, c'est-à-dire le sens de l'honneur et la recherche de la grandeur.⁵⁹ Bien que les matérialistes, les visionnaires de la paix universelle et tous ceux qui étaient dépourvus de vertus martiales, représentaient un danger pour la République fédérale, Roosevelt ne doutait pas qu'ils seraient *"balayés comme la paille par le vent"* lorsque les dangers seraient assez grands pour éveiller les instincts.⁶⁰ Néanmoins, il était inquiet parce qu'il savait que le développement de la marine de guerre devait précéder l'éveil des instincts pour ne pas arriver trop tard.

Ce sentiment reflétait celui de personnalités de plus en plus nombreuses dans le monde militaire, avec lesquels Roosevelt entretenait des rapports parfois étroits, parce qu'il partageait les mêmes parti-pris idéologiques et les mêmes conceptions de la nation.⁶¹ Le militarisme d'Homer Lea est certes peu représentatif parce qu'il se fondait directement sur la biologie et qu'il pensait réellement que les nations, comme les autres organismes vivants, devaient croître pour résister aux maladies et à la décadence.⁶² Mais il n'était nullement le seul à penser que les conflits étaient l'instrument incontournable du développement national, de la civilisation et de la vie elle-même. Le Contre-amiral Stephen Luce écrivit par exemple que *"sous une forme ou sous une autre, le conflit semble être, dans le monde organique, la loi de l'existence... Arrêtez la lutte, justement appelée lutte pour la vie, ne serait-ce qu'un bref instant, et c'est la mort qui crie victoire"*.⁶³

Cette citation, qui se situe aux antipodes du pacifisme, apparaît comme un point de vue extrême parce que le conflit se voit accorder une valeur qui confine au sacré. Elle se distingue cependant davantage par le degré que par la nature de son argumentation, dans la mesure où la valorisation des guerres était alors courante dans la littérature politique américaine de l'époque. Les idées dominantes de cette époque, comme nous espérons l'avoir montré, étaient tout aussi opposées au pacifisme qu'à celles qui avaient vu naître la République fédérale, et il n'est pas étonnant qu'elles aient accompagné la remise en question de la tradition continentaliste qui avait prévalu jusque là. L'opposition au pacifisme et la valorisation du conflit allait de pair avec la volonté de puissance et d'expansion outre mer des Etats-Unis, comme si la théorie et la pratique avançaient de concert. Les tendances profondes des nouveaux courants de pensée politiques en occident, constituaient en effet, contrairement à celles des Lumières, une réfutation de tous les arguments avancés par les pacifistes pour annoncer la disparition prochaine des guerres : loin d'être un vecteur de paix, le développement du commerce constituait la version moderne de la concurrence que se livraient les Etats depuis leur création et exacerbait les tensions ; loin d'être un vestige du passé, la guerre demeurait le moteur de l'histoire dans sa marche vers un hypothétique futur pacifié et un instrument politique privilégié dont les nations ne sauraient se passer sans se condamner ; les progrès de la démocratie dans le monde, (encore très limités en cette fin du 19^e siècle) loin de pacifier les relations internationales, ne feraient qu'intensifier la pression de l'opinion publique pour l'acquisition et le contrôle de ressources limitées ; les conférences internationales (telles que celles de La Haye de 1899) et autres traités d'arbitrage ne sauraient se substituer au libre arbitre étatique lorsque l'intégrité territoriale ou « l'honneur national »

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ Ibid, p.246.

⁶¹ Ces rapports étaient antérieurs à sa nomination de Secrétaire aux affaires navales. Roosevelt s'inspira largement des idées de l'Amiral Mahan, un des principaux porte-parole du développement de la marine de guerre américaine.

⁶² Pour plus de détails sur Homer Lea, on se reportera à HOFSTADTER, Social Darwinism in American Thought, op. cit., p.190-91.

⁶³ Luce, cité par HOFSTADTER, ibid, p.184.

étaient en jeu. En somme les différents courants de l'idéologie dominante, du malthusianisme au darwinisme social en passant par la philosophie dialectique de l'histoire, convergeaient vers une conclusion assez proche des thèses néo-conservatrices actuelles : le pacifisme est l'apanage des faibles, tandis que les puissants n'ont d'autre choix que la guerre, sans laquelle le bien ne saurait triompher des forces du mal toujours à l'œuvre dans un monde instable et anarchique.